

tions est déconcertante : elle ne va que jusqu'à 630, alors qu'on en compte 800. Beaucoup de numéros sont ainsi doublés, triplés, avec l'ajout d'une lettre, sans que les inscriptions portant le même numéro aient entre elles d'autre lien que leur provenance de la même localité. Pour un corpus de cette qualité, et qui constitue désormais l'ouvrage de référence, c'est un peu dommage. La quasi-totalité des inscriptions est en grec : sur les 800, seules 13 sont latines, dont 7 bornes milliaires. La cité d'*Adraa* (Der'ā) fournit le plus gros contingent de textes avec pas moins de 298 inscriptions (1-243b), ce qui représente plus de 37 % de l'ensemble du corpus, mais qui sont pour l'essentiel des stèles funéraires. La cité de *Dion* est identifiée de manière convaincante avec Tell al-Ash'ārī, mais ne livre que 9 inscriptions, auxquelles les auteurs proposent toutefois d'ajouter tout ou partie des 36 inscriptions de Tafas. *Neapolis* (Sheikh Meskīn) livre 29 inscriptions (405-432a). Ce sont là les trois villes de la région couverte dont on sait qu'elles avaient sous l'Empire romain le statut de cités. Le statut des autres villes de Batanée est bien moins clair, et les inscriptions nouvelles intégrées à ce corpus relanceront sans doute le débat. Le cas d'*Airè* (Şanamein) qui livre 35 inscriptions (548-577) peut être débattu : rien n'atteste qu'elle ait eu le statut de cité ni même de « *metrokomia* », elle ne fait figure aux trois premiers siècles que de chef-lieu de *saltus*, grand domaine impérial géré par des procurateurs, dont un ducénaire (inscr. 555a). Pourtant l'inscr. 555 mentionne « τὸ κοι(νὸν) Αἰρη[σ(των)] », et on lui trouve des institutions religieuses propres : un Zeus local qui porte le nom de la ville (Zeus Airèsios, inscr. 557), une « Grande Tychè », un évêque sous Constantin. Le cas de *Neue* (Nawā) est du même ordre : en principe elle n'avait pas le statut de cité mais *Neue* et *Aere* (Sanamein) sont mentionnées par l'Itinéraire d'Antonin comme les deux étapes de la route Damas-Capitolias (Beyt Rās), signe de leur importance ; elles auront d'ailleurs des évêques au IV^e s. et Eusèbe de Césarée qualifie *Neue* de πόλις. Les inscriptions jusque-là inédites de cette ville réunies au corpus permettent de renouveler la question. Un gouverneur d'Arabie au III^e s. y consacre un bâtiment à l'empereur, avec une inscription en latin (inscr. 436). Un groupe de milliaires retrouvé à l'ouest de la ville mentionne peut-être la ville comme *caput viae* : sur la base de M2 (p. 413), qui date de Marc Aurèle et Lucius Verus, il y a une inscription grecque dont seule la l.1 apparaît claire sur la photo : pourrait-on y lire [ΑΠ]ΟΝΕΟΥΗ[C], [ἀπ]ὸ Νεουη[ς], « depuis Neue » ? On distingue une inscription grecque comparable sur la base de M6, [...]ΟΥΗC, qu'on pourrait bien restituer aussi [ἀπὸ Νε]ουη[ς]. L'indication en grec du *caput viae* au bas d'un milliaire portant une inscription latine est très rare en Arabie mais fréquente en Palestine, ce qui suggérerait qu'à 6 km à l'ouest de Nawā on se trouvait sous Marc Aurèle en Syrie-Palestine. Du coup, il ne faudrait sans doute pas faire du gouverneur Arabianus mentionné sur M1 (p. 411) un nouveau gouverneur d'Arabie, mais le rapprocher d'Ulpius Arabianus, légat de Syrie-Palestine avant 190 (cf. *IGR* III 85, *OGIS* 601). C'est là un exemple des nouvelles questions que la parution de ce corpus d'une grande richesse peut amener à se poser.

Thomas BAUZOU

Angela DONATI (Ed.), *L'iscrizione esposta*. Atti del Convegno Borghesi 2015. Faenza, Fratelli Lega, 2016. 1 vol., 537 p., 197 ill. (EPIGRAFIA E ANTICITÀ, 37). Prix : 100 €. ISBN 978-88-7594-123-9.

Les inscriptions sont par nature « exposées », c'est même la caractéristique méthodologique principale à laquelle le chercheur doit faire face lorsqu'il étudie une épigraphe, le fait que le document n'est pas neutre mais donné à voir. Le sujet de cette rencontre à Bertinoro en juin 2015 est donc assez particulier puisqu'il porte sur différents aspects de cette « exposition ». Celle des collectionneurs et des musées depuis la Renaissance, par exemple, mais aussi le « langage épigraphique » pour employer une des formules utilisées par Angela Donati dans la présentation du volume, et les types de communication auxquels tendent dans l'Antiquité les auteurs du monument. Deux articles posent tout d'abord les enjeux de la thématique. Mireille Corbier, puis Antonio Sartori s'interrogent sur le propos même de la réunion scientifique. La première pose en termes d'efficacité dans l'exposition les catégories d'inscriptions en fonction de leur support et de leur lieu d'affichage, entre textes publics et textes privés, archives, messages. Elle évoque des cas particuliers comme celui des listes de proscription à l'époque des guerres civiles, celui des tables de bronze qui faisaient foi de l'octroi de la citoyenneté aux soldats auxiliaires en fin de service ou encore des jugements dans le cadre des procès *de maiestate*. L'auteur poursuit sa description des catégories avec les cas beaucoup plus courants des éloges personnels et descriptions de carrières ou des dédicaces évergétiques qui, dans les deux cas, mettent en évidence l'activité d'un personnage, sans que celui-ci ne se mette lui-même en évidence par l'emploi de la première personne. Après l'examen des formules funéraires qui mettent en avant davantage un état qu'une action, M. Corbier envisage les inscriptions manuscrites, les affiches de Pompéi par exemple, dont il sera encore question dans une autre communication, et termine son exposé par une comparaison entre l'expression écrite et l'expression orale. En tout cas, cette introduction très générale pose bien les questions de base en termes d'époque, sans envisager l'autre volet, celui de la transmission jusqu'aujourd'hui. A. Sartori, quant à lui, s'intéresse au monument dans son ensemble et à tout ce qu'il peut avoir eu comme poids de symbole dans l'Antiquité : le trophée de La Turbie, la colonne d'Hadrien à Lambèse ou l'arc de Medinaceli où l'inscription n'est qu'un élément dans une mise en scène globale. Après ces réflexions d'ensemble, on aborde des exemples variés selon des approches diverses. La première est celle du choix des lieux d'exposition dans le domaine public et officiel : c'est l'axe qu'ont privilégié A. Valvo, puis M. Buonocore, qui recherchent, dans les textes eux-mêmes ou chez les auteurs anciens, les caractéristiques précisées pour l'efficacité du message. C'est l'occasion d'évoquer aussi les modalités de l'écriture, la lisibilité pratique et le sens à donner à des textes gravés de manière inaccessible, témoins ou archives très différents dans leur propos des *tituli* monumentaux. Le propos est rejoint par S. Lazzarini qui se penche précisément sur la « publicité » épigraphique des documents institutionnels. Un deuxième aspect est celui de l'exposition dans des lieux que l'on qualifierait de « semi-publics », à savoir les bâtiments collégiaux. Plusieurs inscriptions spécifiques sont ainsi analysées par M.F. Petracchia et C. Ricci dans cette perspective. Le regard se porte ensuite sur des exemples répartis en Italie et dans l'Empire. Pompéi tout d'abord, avec une très originale contribution de G. Baratta consacrée aux *scriptores* des affiches murales de la cité vésuvienne. Elle en identifie une trentaine et analyse les caractéristiques de chacun ainsi que les manières, parfois un peu cryptées, d'indiquer les signatures. Elle s'interroge sur les officines spécialisées et leur localisation, les propagandes électo-

rales ou les annonces de l'amphithéâtre n'étant pas, comme on aurait pu le croire, le produit d'un geste spontané des partisans. Le sujet est loin d'être épuisé par cette première approche et l'auteur montre qu'il y a matière notamment à approfondir la recherche en identifiant des mains, des techniques et des ensembles décoratifs notamment. M. Mayer i Olivé examine ensuite un cadre d'exposition beaucoup plus officiel à nouveau, le forum de Ruscino, qui a livré une documentation spécifique, bien localisée et « fermée » de l'époque julio-claudienne, une situation originale qui peut ouvrir des interprétations applicables à d'autres sites. Après le cas du forum, A. Buonopane nous emmène dans l'enceinte des théâtres, puis plus particulièrement dans la problématique des sièges inscrits d'Aquilée dont S. Braitto nous propose une nouvelle édition commentée. Un tout autre contexte d'exposition des inscriptions est celui des sanctuaires rupestres dont A. Redentor étudie quelques exemples d'Hispanie citérieure. Dans le même ordre de situation on citera l'édition d'une nouvelle épigraphe de la Vallée des Merveilles dans les Alpes maritimes par G. Mennella. Un volet important de l'épigraphie doit également être regardé, à savoir celui du monde militaire. G. Migliorati s'intéresse ainsi à une catégorie bien spécifique de la propagande romaine, celle des monuments exposés au-delà des frontières. Après ces articles consacrés à des questionnements de nature assez générale, mais toujours dans la perspective de la signification des choix d'affichage dans l'Antiquité même, plusieurs communications proposent ensuite des *case studies* : quatre types de mise en scène en Bétique (S. Zoia), la célébration de la *mors peregrina* sur plusieurs épitaphes principalement hispaniques (M. Gonzalez Herrero), un fragment de *tabula hospitalis* de Modène (E. Cimarosti), la répartition du texte inscrit sur plusieurs endroits du monument à propos d'un autel funéraire de Sarsina (Fr. Cenerini). La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à la réception des inscriptions, à leur remploi, à leur collection, à leur muséologie à l'époque moderne. Les sujets précis sont assez variés, de la « citation » d'un monument antique dans une peinture de Mantegna (D. Fasolini) à l'exposition de la collection Campana (M.L. Caldelli) ou celle de l'académie galiléenne de Padoue (F. Boscolo) en passant par la collecte commentée d'une série de textes antiques par un humaniste espagnol du XVI^e siècle (A. Ibba et M.T. Laneri), ou par les milliaires de la *via Appia* (H. Solin avec des commentaires précis, des corrections et des rééditions). Un questionnement parallèle de G. Crimi, M. de Paolis et S. Orlandi s'intéresse aux inscriptions qui sont exposées mais non « muséalisées », dans divers endroits parfois surprenants de Rome (cimetières, restaurants, casernes etc), avec un appendice épigraphique qui procure quelques inédits. De même L. Calvelli étudie des cas de remploi dans le contexte de Venise, en particulier dans des églises (spolia, sarcophages, fonts baptismaux, etc.), y compris un cas d'inscription « non exposée » (inédite à Santa Maria dei Miracoli). Dans le même ordre d'idée, l'examen du contexte de l'inscription de Blaesius, nouveau sévir de Bergame (au revers d'un remploi médiéval, par M. Vavassori), ainsi que l'étude d'une inscription remployée à Moltrasio sur le lac de Garde (M. Reali). Deux thèmes donc dans ce volume très riche, qui intéresseront deux catégories d'épigraphistes, pour une réflexion méthodologique sur la notion même d'exposition, destinée à faire apparaître, plus nettement, l'importance du contexte d'affichage des textes et de leur propos lui-même, surtout en milieu officiel. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER